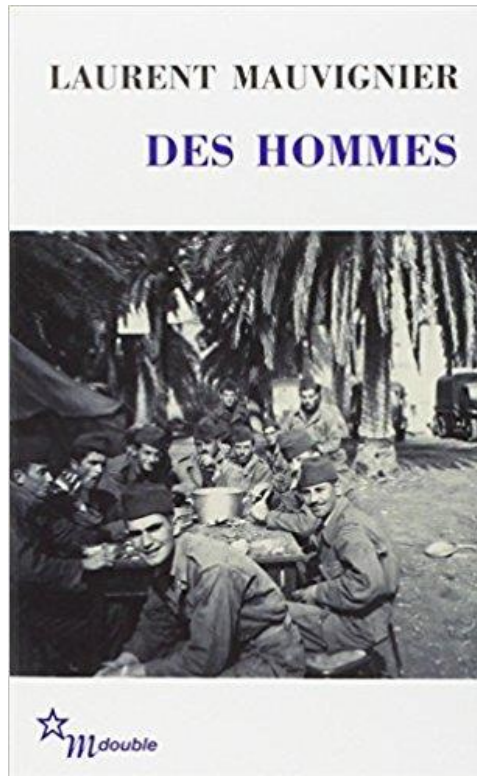


Des Hommes

Laurent Mauvignier



Ils ont été appelés en Algérie au moment des " événements ", en 1960. Deux ans plus tard, Bernard, Rabut, Février et d'autres sont rentrés en France. Ils se sont tus, ils ont vécu leurs vies. Mais parfois, il suffit de presque rien, d'une journée d'anniversaire en hiver, d'un cadeau qui tient dans la poche, pour que, quarante ans après, le passé fasse irruption dans la vie de ceux qui ont cru pouvoir le nier.

- Editeur** : Editions de Minuit
- Parution** : 3 mars 2011 (réédition en poche)
- ISBN-10** : 2707321540
- ISBN-13** : 978-2707321541

Notes de lecture

Dans le **Nouvel Obs**, 27/08/2009

<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20090827.BIB3898/les-blessures-assassines.html>

Dans **Télérama**, 18/09/2013

<http://www.telerama.fr/livres/laurent-mauvignier-des-hommes,46229.php>

Revue de presse

Avec ce récit nerveux et ravageur sur fond de guerre d'Algérie, Laurent Mauvignier continue d'explorer les silences, les non-dits. Poignant. Voilà trois ans, Laurent Mauvignier signait *Dans la foule*, un roman en forme de ola déchaînée, une oeuvre sismique sur la tragédie du Heysel, qui frappait par son style déferlant, ses phrases longues et noueuses, son art de l'apnée vorace. Il revient aujourd'hui avec la même endurance à l'estomac, pour explorer une zone trouble, quasi opaque, de l'histoire de France : la guerre d'Algérie, ce «séjour au club bled» que les appelés français ne purent jamais raconter aux leurs, parce que «oui, bon, c'est pas Verdun», alors il ne reste qu'à «continuer, reprendre, il faut avancer, ne pas remuer», et se relever la nuit avec une question lancinante : «Qu'est-ce qui m'a échappé ? Qu'est-ce que je n'ai pas compris ? Il faut bien que quelque chose soit passé tout près de moi, que j'ai vu, vécu, je ne sais pas, et que je n'ai pas compris.» (Marine Landrot - Télrama du 26 août 2009)

Laurent Mauvignier n'a pas son pareil pour faire danser les fantômes, traquer la souffrance des uns qui se confond avec celle des autres... Laurent Mauvignier ne fait pas le procès de la guerre d'Algérie, où même les bourreaux apparaissent comme des victimes. Seule l'occupe la douleur - une douleur indicible, enfouie dans les marécages de la mémoire, mais qui finit par remonter à la surface. "Tous ces mariages, ces naissances, ces communions et ces gueuletons avec les anciens d'Afrique du Nord, les méchouis, la nostalgie de quelque chose perdu (...). C'est bon aussi de savoir qu'on n'est pas tout seul à être allé là-bas, et, de temps en temps, pouvoir rire avec d'autres, quand la nuit c'est seul qu'il faut avoir les mains moites et affronter les fantômes." (Robert Solé - Le Monde du 28 août 2009)

Jeunes paysans, ils sont partis en 1960 se battre en Algérie et sont revenus brisés pour toujours. Ils parlent dans ce livre polyphonique et magistral... «Des hommes», magnifique et bouleversant lamento collectif, n'est pas un roman sur la guerre d'Algérie, c'est un livre où parlent tous ceux qui ne trouveront jamais la paix. C'est un livre sur la guerre qui continue après la guerre. Aussi violente, sanglante, et injuste, elle est désormais intérieure, comme une hémorragie interne dont on ne guérit pas. Même si Laurent Mauvignier raconte, avec une force et une précision incroyables, les derniers combats entre l'armée française et le FLN, le traumatisme qu'il décrit est le même que celui dont ont souffert, à en devenir fous, à en mourir, les rescapés du Chemin des Dames ou les vétérans du Vietnam.... C'est le septième livre de Laurent Mauvignier. Le plus accompli, le plus torrentiel, le plus étourdissant, celui qui les rassemble tous... Sa prose, étonnante, organique et polyphonique, mêle les récits de tous ces anonymes pour n'en faire qu'un. (Jérôme Garcin - Le Nouvel Observateur du 27 août 2009)

Lors d'un repas bien arrosé, les langues se délient et les souvenirs surgissent. Dans ce très grand roman, Laurent Mauvignier évoque la guerre d'Algérie et ses traumatismes...

La langue puissante et juste de Laurent Mauvignier emporte tout sur son

passage. L'auteur de *Seuls* (Minuit, 2004) parvient à décrire les êtres et les lieux, à peindre une province taiseuse avec ses non-dits, ses malaises et sa mémoire impossible à effacer. Au loin, il y a les cendres encore chaudes de la guerre d'Algérie. Cette convocation de vingt-huit mois qui envoya Bernard, Rabut et les autres près d'Oran. Là où ils touchèrent du doigt le bruit et la fureur, la violence et la folie des hommes...

«Je pense n'avoir jamais retravaillé un livre comme je l'ai fait pour celui-ci, conclut Laurent Mauvignier, parce qu'il fallait un rythme, une densité très particulière et forte, il fallait qu'on ne lâche pas le livre dès qu'on l'a en main, et j'ai travaillé dans ce sens.» Mission accomplie. (Alexandre Fillon - Lire, septembre 2009)

Laurent Mauvignier sait donner corps à l'absence, au blanc, comme à ce qui se tient tapi dans l'ombre, ce fatum menaçant, pareil à ces rebelles introuvables village après village, et ne laissant d'autre trace que l'image d'un cadavre sauvagement torturé avec cette inscription : «Soldats français, vos familles pensent à vous, retournez chez vous.» Mais il sait tout autant nous plonger au coeur des choses, nous faire partager le quotidien d'une troupe, «le vacarme des appels crachés des haut-parleurs, les ricanements, jérémiades, engueulades, et ces affreux lits superposés où grouillent des punaises, des puces, des morpions aussi [...]», et nous donner à voir une horreur vécue, tout au long de saynètes incarnant très concrètement les inextricables noeuds d'un combat où tous sont à la fois victimes et bourreaux, innocents et coupables, pris dans un engrenage que rien ne peut arrêter, jusqu'à l'acmé que nous ne dévoilerons pas et qui plane sur l'ensemble du roman comme un point d'orgue, un trou noir où est né Feu-de-Bois et où est mort Bernard. L'auteur de *Dans la foule* aime à suivre chacune des ramifications d'un traumatisme, qu'il soit amoureux ou familial, intime ou collectif. Ses conséquences immédiates, parfois spectaculaires, et puis les autres, qui couvent sous la cendre, pareilles à des braises qu'un simple coup de vent peut transformer en incendie. Auscultant chacune des émotions et des contradictions de ses personnages, Laurent Mauvignier se glisse dans leur coeur et leur esprit en sismologue des âmes blessées, suivant l'onde de choc de ce qui les a meurtries non tant pour leur apporter un impossible apaisement que pour mettre au jour le fil à même de nous guider dans le labyrinthe de leurs pensées, de leurs souffrances, de leurs regrets - en un mot, de leur humanité. (Minh Tran Huy - Le Magazine Littéraire, septembre 2009)

Au commencement de *Des hommes*, il y a aussi le verbe, la langue magnifique de Laurent Mauvignier par laquelle naissent la force, l'émotion, l'authenticité de l'histoire saisissante qu'elle véhicule. Une maîtrise impressionnante des mots et de la phrase, chaque signe s'agençant avec fluidité et précision, que les lecteurs de l'écrivain connaissent depuis son premier roman, *Loin d'eux*. Ceux-là retrouveront ici certains de ses thèmes (la dislocation de la famille, l'incommunicabilité, la dignité des plus humbles) et sa construction narrative à plusieurs voix, monologues intérieurs et dialogues tressant de concert le récit. Au centre de ce chœur, le cri muet d'un homme pour qui d'autres vont parler...

Du vin couleur de sang éclusé de comptoir en comptoir, pour oublier d'autres

sangs. L'extrait du Funambule de Jean Genet que Laurent Mauvignier a choisi de placer en exergue de son livre dit ce poids mort de la faute : «Je me demande où réside, où se cache la blessure secrète où tout homme court se réfugier si l'on attente à son orgueil.»...

Ce miroir gravé du double reflet des bourreaux et des victimes, ils ne pourront jamais le briser ni le détourner de leur propre visage, figés dans l'incompréhension, la douleur et la peur de leur propre violence. Une part d'eux-mêmes est restée dans ces villages algériens si semblables au leur, et dont des photographies, prises par Rabut, parlent mieux qu'eux. Laurent Mauvignier, dont le grand-père a connu l'Algérie et lui a montré ses propres photos, a-t-il seulement écrit un livre sur cette guerre et ses traces indélébiles ? (Sabine Audrerie - La Croix du 2 septembre 2009)

Laurent Mauvignier multiplie les images hallucinantes de cette «nuit» algérienne. Verdun est cité, pour l'ampleur du traumatisme. Contre un discours dominant qui veut encore minimiser l'impact de cette guerre, alors que Bernard en est revenu définitivement perturbé. Si le cousin Rabut n'en laisse pour sa part rien paraître, il n'en est pas davantage sorti indemne. Chaque nuit ces ténèbres s'emparent de nouveau de lui, l'empêchant de «commencer à vivre». Laurent Mauvignier dit ici magistralement cette fissure. Ce passé qui ne passe décidément pas. (Jean-Claude Lebrun - L'Humanité du 3 septembre 2009)

La guerre sans nom porte bien le sien, puisqu'elle fut la honte et le secret de ceux qui l'ont faite malgré eux. Sa première vérité fut celle de l'humiliation. Ensuite, longtemps, «l'Algérie, on n'en a jamais parlé. Sauf que tous on savait à quoi on pensait lorsqu'on disait nous aussi on est comme les autres, et les animaux valent mieux que nous, parce qu'ils se foutent pas mal du bon côté». Ces mots sont dits après deux cents pages par Février, un personnage du sixième roman de Laurent Mauvignier, Des hommes. Non pas : de l'homme, comme aurait dit La Bruyère. Mais bien, des hommes : chacun d'eux... L'histoire se décompose et se recompose peu à peu, difficilement, comme dans certains romans de Faulkner. Les événements viennent du dedans. Ils remontent à la surface en état second, déformés par la souffrance de ceux qui les ont vécus : par à-coups, répétitions, interruptions, variations, arbitrairement ou circulairement. Le récit qu'en font les protagonistes les recherche, les ralentit. Les événements sont des soubresauts et des arrêts du coeur. On met du temps à les comprendre, à les avoir vécus. On ne les comprend jamais tout à fait. (Philippe Lançon - Libération du 3 septembre 2009)

Comme dans son précédent roman (Dans la foule, évocation du drame du Heysel), Laurent Mauvignier s'intéresse à des individus réunis par l'horreur de l'Histoire. Mais jamais il n'abandonne les singularités de ses personnages au profit d'une thèse, laissant parler son écriture intimiste, qui contraste judicieusement avec l'ambition de son sujet. Si le conflit algérien est au coeur de Des hommes, il est ici aussi question de regrets, de culpabilité, de rachat, d'amour. S'il fallait réduire cette tragédie en quatre actes à un seul terme, ce serait le "silence". Les héros de Mauvignier, ni bons ni mauvais, sont des taiseux; on dissimule les vérités, petites ou grandes; les phrases s'interrompent brutalement, comme s'il appartenait au lecteur de les terminer.

Les réponses comptent ici moins que les questions comme celle-ci, récurrente : "Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez vu un Arabe ? " Ou cette autre interrogation : "Où ils sont, les hommes ? " Rarement, ces dernières années, un écrivain français - n'ayant, de surcroît, pas vécu les événements - aura su si bien raconter toutes les angoisses de l'homme en armes, et l'implacable machine à détruire les êtres, bien après le conflit. Mauvignier n'aurait-il pas signé l'équivalent littéraire d'un Voyage au bout de l'enfer ? (Baptiste Liger - Lire, septembre 2009)

Mauvignier a démarré en littérature sur un roman individualiste, court, brut et sauvage, oui rimbaldien. Il a évolué vers des machines littéraires de plus en plus romanesques et collectives. Des drames sociologiques. Des mélodrames parfois, où la cuillère plantée tient toute seule dans l'épaisse trame de la fresque. Cette fois, en deux rounds contrastés, le voilà de plain-pied avec la puissance de l'universel : le temps, les gâchis de l'amour, l'horreur humaine, l'échec, l'absurde, notre néant hagard. (Patrick Grainville - Le Figaro du 17 septembre 2009)